

LACAN LECTEUR DE GILSON

SEULS LES IDIOTS SE PRECIPITENT LA OU
LES ANGES REDOUTENT DE S'AVENTURER

PAR JEAN-MICHEL VAPPEREAU

Il devient judicieux de cesser de répéter, pour faire Freud, que la résistance à la psychanalyse tient à l'aversion du rôle qu'elle accorde à la sexualité et qu'il lui est reproché de ramener les plus hautes valeurs de la culture humaine à de basses raisons. Le recours de la psychanalyse à la causalité sexuelle dans cette fin de siècle ne provoque personne à ne pas être freudien, hors quelques bigots sans doute attardés dans quelques régions reculés du discours contemporain. Sur ce chapitre nous avons vu passer beaucoup de bateaux, de la sexualité animale jusqu'à la pornographie. Même l'Église catholique se commet à vouloir imposer des prescriptions en la matière, méconnaissant son originalité, de ne pas prétendre, au contraire des autres religions, à un savoir sur la jouissance. Mais ici, après tout, de quoi je me mêle, ça ne me regarde pas, ce n'est pas mes oignons, juste un prêté pour un rendu, signe d'estime. Les analystes d'à présent feraient bien d'y réfléchir et en prendre de la graine. Mais il est difficile pour eux qu'ils s'y considèrent intéressés, la plupart d'entre eux se croient athées.

Pour redonner sa portée à ce motif de la résistance à la psychanalyse, il faudrait mieux dire, en le précisant, ce que Freud entend par sexualité.

L'argument véritable, aujourd'hui, qui sert la résistance en question chez ceux qui prennent la responsabilité de penser pour les autres, reste plutôt le reproche fait à la cause freudienne de passer pour *fantaisiste et exténuée* du fait de la discipline littérale, je veux parler de l'esquisse de théorie du nœud produite par la psychanalyse qui ne paraît pas accompagnée de matériaux historiographiques, voire cliniques, convaincants et surtout sans un rapport visible avec elle. Ceci est dit à mots plus ou moins couverts.

Il est plus net de dire que la pédagogie de Lacan est suspectée de démagogie, ce reproche est caché derrière la crainte inavouée d'un risque

supposé de totalisation qui est le fait des intéressés eux-mêmes. Pour nous absolu ne signifie pas total, mais séparé.

Or ce reproche ne porte pas si nous tenons compte de ce qu'est un véritable enseignement de la psychanalyse qui se doit de concasser l'opinion commune afin de susciter l'Œcs. comme Lacan l'explique dès 1955 dans "Variation de la cure type" et le répète, toujours pareil, dix ans après dans "Position de l'inconscient". Il faut ajouter que la pratique de la psychanalyse dépend d'une condition préalable à son exercice chez l'analysant, celui qui s'adresse au psychanalyste, qui est formulée par Lacan dès 1946 dans ses "Propos sur la causalité psychique" et reprise en 1964 dans le texte dont nous venons de citer le titre.

Il s'agit de la distinction qu'il propose entre causalité de la folie et causalité psychique. Personne, en dehors de notre cercle, n'a relevé ce trait clinique principal, ni parmi ses élèves qui en restent embarrassés, ni parmi les commentateurs divers du côté de l'enseignement de la philosophie. Nous soulignons ce fait, lisible pour nous dans l'appréciation donnée par Michel Foucault qui ne voit pas plus dans l'œuvre de Freud qu'une amplification des "vertus de thaumaturge du personnage médical".

En France je crois qu'il faut repartir de la fixation kantienne des intellectuels en question. Nous en voulons pour preuve la traduction et la publication récente de cet *Essai sur les maladies de la tête* de Kant où la folie est définie par son ambiguïté avec les phénomènes courants. Dans ces conditions *le caractère fantasque* et *l'extravagance* jouent le rôle de critères différentiels éminents. Ceci s'étend lorsque nous lisons cette phrase.

« Le visionnaire fanatique dans l'ordre politique est un chef dangereux. »

E. KANT, *Essai sur les maladies de la tête*, p.19,
Flammarion, 1990 Paris.

Nous voyons alors comment les héritiers et les élèves qui se réclament de J. Lacan, essaient de corriger son œuvre et sa politique depuis sa disparition. Nous pouvons nous demander qui – dans l'ordre politique – est le plus dangereux. C'est pour cette raison que nous avons fait le choix du sous-titre¹ de cette intervention. Parlant de ces anges, devenus manches de pelle, au caractère peu fantasque et sans extravagance.

La traductrice précise bien dans sa présentation que Kant n'était pas freudien. Mais ces gens font passer Lacan pour kantien voir sadien. Voilà la

¹ Ce sous-titre est la reprise d'une phrase de J. L. Austin dans «Autrui», *Écrits philosophiques*, Seuil, 1994 Paris, p.45, pour la traduction française. Le traducteur cite en note sa source, telle que nous l'adoptons, chez Pope, *An Essay on Criticism* (1711). Cette expression se retrouve de manière récurrente chez d'autres auteurs en différentes langues à diverses époques.

question qui n'est pas formulée explicitement mais seulement de manière allusive². Tant nous les voyons incapables de lire et d'expliquer la relation esthétique mutuelle de Kant avec Sade, l'escabeau qui leur manque, exactement l'SKbeau. L'allusion laisse planer l'équivoque qui autorise la plupart des renoncements, voire le délire constitué, chez les tenants de la psychanalyse actuelle eux mêmes, pétris qu'ils sont de la plus pure incrédulité (*Unglauben*) au principe comme nous le savons des croyances délirantes, au lieu du débat organisé et de l'ouverture que nécessite cette question.

DEUX ETHIQUES POUR AFFRONTER LE FAIT MODERNE

Nous trouvons l'occasion ici d'une première rencontre, un premier point de capiton, avec Etienne Gilson.

La définition de la folie produite à cette époque par Lacan n'est pas la même que celle de Kant, n'est pas la même que celle de Foucault. Une question préalable doit être traitée. Il faut préciser la définition de la folie dans le discours de l'analyse. La folie, conçue comme *méconnaissance*, c'est l'attitude de la *belle âme*, le fait de « se croire » ou de « s'y croire », le fait d' « être parlé par un autre ». C'est la culpabilité inconsciente. produite par la déresponsabilisation. Nous lui opposons la *reconnaissance*... mais la reconnaissance de quoi ? La reconnaissance du désir qui est autre chose que la sublimation de pur prestige qu'est le désir d'être reconnu, le désir de reconnaissance. Ici Lacan, faisant au même moment référence à Hegel pour sa rigueur à reconduire son erreur de l'hypothèse à la conclusion, nous tend un piège dans lequel sont tombés les petits progressistes qui veulent des maîtres.

Au contraire ceci nous introduit à l'éthique de Freud qu'il formule dans l'adage pas souvent repris

« Wo Es war, soll Ich werden. »

S.FREUD, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, 1936 Paris.

que nous traduisons selon les indications de Lacan par « Là où c'était, je dois advenir » à entendre selon nous comme : « Là où je suis absolument déterminé par les discours qui m'ont précédé et qui m'entourent » autrement dit : « Là où il y a de l'Ics. freudien » et bien en ce lieu, par l'analyse, « Je dois m'exercer à parler à la première personne » ou encore « Il n'y a aucune circonstance atténuante ». C'est la seule réponse au sentiment de culpabilité inconscient, à la spirale infernale du surmoi, à l'univers morbide de la faute. C'est un

² Il suffit de se reporter à l'intitulé du colloque organisé en 1992 par le Collège international de philosophie, "Lacan avec les philosophes".

préliminaire à l'entrée dans la pratique d'une analyse. Cette éthique est celle qui s'impose à l'analysant.

Certes il n'y a lieu à aucune injonction directe, aucune prescription, pas de savoir sur la jouissance, dans la pratique de l'analyse, cet énoncé est un fait de discours, du discours analytique, discours de l'analyste, dont l'analysant est le support silencieux, seul part de silence dans sa pratique. Encore faut-il qu'il soit tenu en acte pour avoir ses effets dans cette pratique. Nous plaçons donc ce principe parmi les contraintes spécifiques du discours analytique qui permettent que ce discours ait lieu. Encore faut-il, par conséquent, que celui qui occupe la place de l'analyste y ait atteint dans l'élaboration de son discours par sa propre analyse.

Sans cela, nous tenons qu'il n'est nulle autre position, tenable aujourd'hui, c'est à dire dépendant d'un discours constitué, pas d'autre position que celui du Thomiste, soutenu par la parole de saint Paul

« Vraiment je ne comprends pas ce que je fais ; car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je fais. »

Rom. 7 : 15

citée par É. GILSON, *Les Tribulations de Sophie*, Vrin, 1967 Paris, p.132.

constat, et donc reconnaissance, de l'existence de ce que Freud découvre comme partie prenante de l'Œ. et qui le conduit à introduire cette pseudo instance qu'est le surmoi. Il est caractéristique de noter que la belle-fille de Lacan – Alice, Jacqueline, je ne sais plus comment elle s'appelle – n'y entend rien et en fait son symptôme. Il est amusant de noter que Lacan cite toujours les quelques lignes qui précèdent cette adage lorsqu'il se réfère à saint Paul.

Mais ce n'est pas apporter la réponse que Freud y ajoute et qui lui paraissait, par ailleurs, si difficile, voire impossible, à assumer pour les représentants de l'espèce verticale, les *parlettres*.

On peut se saisir de la raison qui fait dire à Lacan qu'il est "plus que plaisance" de voir le Thomiste s'affronter au fait moderne. Nous voulons parler de ces *Tribulations de Sophie*. Mais aussi pourquoi Freud a consacré le temps qui lui resté à consolider l'Église qu'il a conçue internationale et insubmersible, suivant la théorie qu'il en avait donné au début des années vingt. Et pourquoi Lacan à répété le même geste, en raison, avec sa fille lui aussi.

Je suis bien désolé qu'aujourd'hui, et pour longtemps encore, faute d'énoncer et de soutenir cette position discursive comme nécessaire à l'analyse, les tenants du freudisme alourdissent la charge qui pèse déjà sur les épaules des petites gens comme de ceux qui se croient grands le dimanche.

Au cours de ce siècle, Freud a été entendu à l'envers. Il n'y a qu'à observer à la fois les propos de ceux qui voudraient soigner ça par des techniques – « cliniques », disent-ils – avant de déclarer leur déception, transis, à l'égard de la psychanalyse, et d'autre part, plus simplement, les films de cinéma, de A. Hitchcock à W. Allen, en Amérique du Nord. Les cinéastes français font dans le polar pour l'instant.

Comment peut-on imaginer que quelque technique fournisse à un sujet sa responsabilité sans le déresponsabiliser de fait ? Il suffit de n'y avoir rien entendu, forcément c'est tellement massif que ça trompe l'œil comme la lettre du conte, messieurs les ministres, messieurs les policiers. Alors paradoxe jamais aperçu, ni *a fortiori* commenté, dans l'univers psychotique de la technique destinée à la consommation touristique sous couvert d'assurance. Ceci veut dire pour les nantis, tous risques éliminés, et par conséquent cela signifie pour eux, engagement impossible. Situation comique si elle n'était tragique chez les collègues psy, chose pathétique.

Aujourd'hui, on jette de l'huile sur le feu en distribuant en masse des produits de pharmacie pour calmer les plus outranciers. C'est une forme d'œcuménisme qui fait allégeance à l'ordre médical dont on attend toujours la reconnaissance prestigieuse qui ne sera jamais concédée. Si on nous a lu jusqu'ici, on peut dire que c'est à juste titre.

La culpabilité s'accroît, la phobie prolifère, le trafic de drogue et les « Hooligans » pullulent avec les pilules. Faute d'une analyse des structures freudiennes, à la manière littérale dite plus haut, voilà que tous crient à la psychose pour faire chic, ils l'écrivent, à tout propos, dans la plus parfaite confusion. Comme, un jour, l'un d'entre eux nous l'a dit, pour nous en garder, c'est très compliqué.

Au contraire, à partir de cette précaution d'emploi³ – qui doit commencer à trouver un début de traitement dès les entretiens préliminaires, c'est leur enjeu principal – les *extravagants*, les *fantaisistes*, les *fantasques* sont largement admis à la pratique de l'analyse.

³ Nuance qui échappe absolument aux auteurs de la récente polémique qui voudrait faire accuser Lacan d'escroquerie intellectuelle. Que ces gens ne comptent pas trouver pour eux une circonstance atténuante dans le fait que les psychanalystes produits par Freud et Lacan soient incapables de soutenir collectivement la position à laquelle ils prétendent, en acceptant de remplir la fonction d'analyste pour d'autres. Les psychanalystes freudiens ont une responsabilité d'analysants quoi qu'ils en pensent, quoi qu'ils en disent, quoi qu'ils soient capables d'organiser comme discours de l'analyste dans la cité. C'est pour cette raison que Freud et Lacan ont laissé leurs deux Églises après eux afin de préserver l'insubmersibilité de leur textes. Nous en sommes là aujourd'hui et nous proposerions de faire appelle à l'extérieur, mais c'est sans aucun espoir du fait du pacte de la science nouvelle et capitale dont nos savants sont les otages consentants.

Avec elle l'analyse des névroses ne fait plus difficulté, la voilà résolutoire par principe. Le sujet cesse de se faire du tord. Le tord c'est la structure de la névrose.

En fait, derrière ces préventions de fausse prudence, chez les petits lacaniens, il s'agit d'un rejet lié à l'art difficile de la présentation d'objet, car la structure pour être simple n'est pas d'un exercice facile.

PSYCHANALYSE ET HONTE AU LOGIS

Tournons-nous vers la philosophie ou plus exactement vers l'ontologie. La position du discours analytique à son égard est définie par un énoncé de Lacan net, précis et définitif.

« Mon épreuve ne touche à l'être qu'à la faire naître de la faille que produit l'étant de se dire. »

J. LACAN, « Radiophonie » », Scilicet n° 2/3, Seuil, 1970 Paris, p.78.

Cet énoncé mérite d'être commenté avec la rigueur qui convient. C'est ce que nous voulons faire à propos des premiers principes.

Il est dès maintenant à noter que cette phrase présente un jeu de mots entre *naître* et *n'être*, jeu qui ouvre à la question de la formalisation et de la présentation de la nouvelle négation que nous avons construite pour la résoudre en passant de l'être à la lettre.

Mais c'est un peu technique au sens de la logique mathématique même si nous l'accompagnons, pour aider à la lecture, dans notre enseignement, de la particule géométrique trouvée par Lacan et présentant cette structure.

LE SILEX ET LE CHERCHEUR IDEAL

Alors il y a un rapprochement plus précis qui permet du même fait de bien marquer la différence entre ontologie et discours de l'analyste. C'est ici que nous retrouvons É. Gilson pour la seconde fois.

Nous relevons, à la fois, chez le professeur d'histoire de la philosophie médiévale — qui se revendique, par ailleurs, thomiste, ce qui veut dire sujet de la foi en la révélation chrétienne, comme il l'explique si bien à plusieurs reprises —, un fragment de son témoignage lors de la rencontre de l'être qui a motivé sa vocation de professeur et de thomiste.

« ... jusqu'à l'humble silex qui ne pense rien, ne dit rien, ne fait rien, sauf seulement d'être quelque chose qui est... »

É. GILSON, *Constantes philosophique de l'être* Vrin, 1983 Paris, p.146

Et d'autre part, nous ne pouvons qu'être frappé par l'homologie de la formule employée par J. Lacan lorsqu'il parle de l'inconscient comme impliquant qu'on l'écoute, mais pas sans un discours dont il existe qu'on l'évalue comme

« ... savoir qui ne pense pas, ni ne calcule, ni ne juge, ce qui ne l'empêche pas de travailler (dans le rêve par exemple)... »

J. LACAN, Télévision, Seuil, 1973 Paris p.26.

Lacan précise alors ce dont il s'agit.

« Disons que c'est le travailleur idéal, celui dont Marx a fait la fleur de l'économie capitaliste dans l'espoir de lui voir prendre le relais du discours du maître : ce qui est arrivé en effet, bien que sous une forme inattendue. »

J. LACAN, op. cit., p.26-27.

Il s'agit bien ici du discours de l'économie capitaliste dont Marx reste le principal théoricien, pour ne pas dire le seul, à en isoler le symptôme dans son exploration du passage de l'ancien temps au temps moderne.

Lacan embraye aussitôt sur le discours analytique provoquant une confusion chez ses lecteurs.

Or le discours dont il (l'inconscient freudien) existe et que l'on évalue ainsi, ce n'est pas le discours analytique, c'est le discours du Capitaliste ou discours de la Science capitale, galiléenne et cartésienne. La position de son sujet est formulée par le cogito de Descartes, le chercheur, le laborantin, le salarié Idéal du CNRS.

La différence avec le discours de l'analyste – discours déterminé par la pratique d'une analyse, mais discours traitant de ce sujet, écrit : Ics., *parlettre* – reste que celui-ci offre à cet Ics. une perspective s'il l'évalue comme savoir qui pensera, calculera, jugera en plus de son travail, mais ne considérant que son travail en cour de partie par souci de méthode.

Ce n'est pas la même chose de se référer au silex que de se référer au travailleur Idéal comme point d'insertion du discours. Cette articulation échappe même à Kojève dont l'œuvre reste directive dans cette affaire. Son découpage est nécessaire et suffisant afin d'établir le parcours de l'esprit dont il refait l'expérience, mais entre-temps il s'est passé quelque chose qui nécessite un tamis un peu plus gros si nous voulons en rendre compte : l'apparition de ce sujet, le sujet Idéal de la science.

Que les professeurs de philosophie ou de linguistique ne s'en soient pas aperçus et qu'ils entretiennent la confusion n'est pas à leur avantage. Ceci dit poliment pour ne gêner personne. Des psychanalystes d'à présent nous ne dirons rien ici, nous n'en parlons même pas.

LES PRINCIPES DE LA PENSEE

Il est alors amusant de constater que le discours de l'analyse nous a conduit à renouveler en la résolvant par une expérience menée de manière effective, enfin, à notre époque, de façon, ou pour être plus précis, d'*effaçons* littérale, la difficile question de l'être.

Car il s'agit dans nos travaux de logique, définissant une structure au sens de l'algèbre (nous voudrions la préciser à cette occasion à côté des principales catégories mathématiques classiques, structure de l'ensemble, structures algébriques, structures topologiques...), de rendre compte du statut du principe de la pensée, le principe de raison.

Il s'agit de la structure des plongements et de l'oubli (évoquant par là les relations entre *catégories* mathématiques et les *foncteurs d'oubli* dont parle cette théorie).

Il se trouve que certaines données ne peuvent s'écrire que dans un métalangage faute de provoquer quelques paradoxes sans cela. Ceci donne l'occasion à Tarski de définir la notion de langage sémantiquement clos.

Si nous formalisons pourtant ces données synthétiques dans un métalangage bien construit, il se trouve que le fait de les écrire comme axiomes supplémentaires, trivialise le métalangage en question. Il y a oubli ou effacement, nous disons aussi évanouissement de cette différence.

Il faut dire pour éclairer ce mystère que le métalangage est non complet et que la preuve la meilleure en est que l'axiome supplémentaire loin de rendre la construction inconsistante la ramène à une construction aussi consistante mais cette fois complète. C'est la portée qu'il faut donner à ce que nous avons rédigé sous le titre de *L'Amour du tout aujourd'hui*.

Les principes de la pensée sont donc des expressions qui ont valeur d'axiomes mais qui, lorsqu'ils sont écrits, détruisent le système dans lequel ils sont écrits. Ils passent donc pour *a priori* d'être analytiquement axiomes et intenables par déduction.

Ça ne les empêche pas de s'écrire dans un système d'écriture qui donne lieu à une logique incomplète – fait qui échappe à Quine comme à Lautman – et qui a comme conséquence le fait que Brouwer, l'intuitionniste, est déçu par l'algèbre de Heyting. Cavailles a raison, il y faut l'activité, le geste du praticien pour situer le registre de ce dont il s'agit, pourvu qu'il ne s'agite pas trop).

Il se trouve que c'est de cela dont parle les petits enfants, garçons ou filles, sous l'espèce qu'on leur fournit, et qu'ils appellent ou qui s'appelle : “le Phallus” dans la tradition, impossible à négativer. Faisons de cela une lettre Φ majuscule qu'elle éjacule ou qu'on l'émascule. Comme quoi ces charmants bambins ont bien le goût de l'ordre, et pour cause, ça s'impose. On nous

pardonna cette irrévérence qui consiste pour notre part à ne pas nous suffire de la tradition comme cela se fait même dans la psychanalyse.

Nous sommes conduit par là à traiter de la fonction imaginaire du phallus symbolique. Nous voulons bien alors répondre à la question qui surgit : Qu'est-ce que désigne ce charabia ?

Il s'agit de rendre compte de la manière dont s'incarne cette structure. Car bien sûr les petits en question et les grands ne sont pas portés à faire savoir, ce qui veut dire écriture, pour nous ici, cette expérience des plus banales en logique.

Il y a donc deux choses à considérer. L'existence de cette structure avec son destin avant qu'elle ne s'écrive (nécessaire, elle ne cesse pas de s'écrire, douloureuse, dans le ruissellement des formations de l'Ics.) et la découverte tardive de son écriture (impossible) mais qui se trouve (établie de manière contingente, elle cesse de ne pas s'écrire à la fin d'une analyse) enfin.

Nous sommes donc amené à traiter de la lecture avant l'écriture et de l'incarnation de cette structure des principes dans ses déformations symptomatiques.

Nous disposons avec l'expérience freudienne d'un champ d'investigation privilégié, initiée par Freud et fondée par Lacan qui le répète au plus strict jusque dans ses échecs. Il y a donc ce second volet qui traite de l'incarnation de la structure, approximation qui fait symptôme tant que son écriture rigoureuse ne se trouve pas afin d'achever le processus de sa découverte. Dans le freudisme cela s'appelle le narcissisme (repris par Lacan en terme d'image du corps dans un miroir) et la théorie des pulsions, le dialecte dans lequel le sujet dit ce qu'il éprouve comme sensations venant du corps à la hauteur des orifices.

Nous ne donnons ici que les éléments qui font matériaux d'une écriture à venir et en train de se faire. Il se trouve qu'elle est mathématique comme chaque écriture lorsqu'il s'agit d'achèvement .

DE LA LECTURE

Nous ne nous précipiterons pas à prétendre à une écriture topologique constituée dans la psychanalyse avant qu'elle ne soit produite par l'exercice du lien social. Par contre nous pouvons nous tourner vers la lisibilité d'éléments pertinents. Lire les formations de l'Ics. (rêves, lapsus, mots d'esprits, actes manqués, symptômes...) n'est pas du même ressort que lire dans les lignes de la main ou dans le marc de café.

Si les formations de l'Id. sont lisibles c'est qu'elles sont prises dans un processus d'écriture. Ce critère est donc principal pour la psychanalyse et il est présent dans la préoccupation de Freud.

Pour s'en convaincre il suffit de se reporter au rêve princeps que Freud choisit pour présenter sa thèse relative aux rêves et sa méthode d'interprétation qui est celle mise en œuvre par Champollion.

Il s'agit du rêve dit de « l'injection faite à Irma ». Ce rêve s'achève sur la vue du nom **Triméthylamine** écrit en caractères gras, accompagné de sa formule chimique. Soit dit en passant, nous n'analysons pas le désir de Freud, ce sont ses oignons, personnels, et l'analyse du père ne livre que "*manteau de fumée*", nous prenons acte du fait, c'est le point.

Il faut se méfier d'une analogie trop rapide entre l'écriture et la *trace* sous couvert de la métaphore affaiblie de *l'inscription, traces mnésiques*, dans certains textes de Freud comme celui publié sous le titre d'une *Esquisse d'une psychologie scientifique*. Toute trace n'est pas une écriture, il y a un pas de l'inscription aux Belles Lettres. Il suffit de ne pas préjuger trop vite de la conclusion qui peut être produite, expérience faite d'une écriture véritable en tant que constituée par l'exercice d'un lien social.

Dans son entreprise de commentaire critique de l'œuvre de Freud, Lacan fonde la lisibilité de la psychanalyse en répétant, à Paris dans la seconde moitié du siècle, l'expérience de Vienne qui a eu lieu au cours de la première moitié.

Il y a la psychanalyse fondée comme expérience, comme exercice d'un lien social. Mais y a-t-il écriture au-delà de cette entreprise. C'est ce qui reste à mettre à l'épreuve avec leur analystes pour les générations futures d'analysants.

En effet, ce dont peuvent se plaindre Freud, et Lacan qui le répète, c'est de l'absence, autour d'eux, d'analysants à la hauteur de l'expérience. Qu'il y ait des analystes nous n'en doutons pas. Que la pratique de l'analyste soit la mise en cause de l'analyste, c'est une question de définition. Que la psychanalyse reste une expérience charismatique, dirigée par des gens doués pour cela, et réunis dans deux Églises, c'est un fait historique. Cet ensemble ne saurait suffire à constituer autre chose qu'une tradition. Nous ne parlons pas de religion malgré le risque qui n'est pas loin.

Or il reste une question des plus riches et des plus contraignantes, celle du registre de ce que Lacan propose d'appeler le *trait unaire* repris du texte même de Freud (*Einzigiger zung*). Il ne s'agit pas de l'écrit avant la lettre mais du lisible avant que ce soit écrit, devenu lettre.

Nous proposons d'en juger à condition que ce trait unaire soit seulement considéré comme lisible après coup du fait de trouver son écriture. C'est un critère raisonnable, lisible si ça peut s'écrire. Ainsi proposerons-nous des thèses relatives à la pensée, relatives à la lisibilité et dont devra tenir compte toute théorie future de l'écriture faite en dehors du champ freudien, par

d'autres. Soit compter avec l'existence du lien social analytique, le discours de l'analyste.

Thèse₀ : N'est lisible que ce qui trouve son écriture après coup.

Il est bien sûr que cette écriture parcourt l'éventail des styles du poème au mathème. Mais la question se pose de l'achèvement d'un procès d'écriture où le résultat sera différent pour l'issu, le destin des formations de l'Ics. Dans cette perspective d'achèvement, le rôle du style n'est pas indifférent du mathème au poème.

Cette thèse s'accompagne d'une autre qui la généralise aux lois de la pensée métapsychologie) aussi bien qu'aux lois de la pensée nécessaire (logique). Or nous tenons que la psychanalyse, avec la métapsychologie conjecturée par Freud, est susceptible d'y apporter un éclaircissement.

Thèse₁ : Penser c'est lire.

Nous leur adjoignons par conséquent un corollaire qui intéresse une théorie de l'écriture produite en dehors du champ freudien.

Corollaire : N'est pensée que ce qui cesse de ne pas s'écrire (contingent).

L'écrit n'est pas caractérisé par la conservation (des traces, des inscriptions, des paroles, des pensées...). L'écrit est caractérisé par la composition, à entendre comme système d'articulation (syntaxe et condensation) de caractères en usage dans un discours.

Un discours est un lien social entre êtres qui parlent (parlêtres selon Lacan, parlettres en fait, Ics. selon Freud), sujets du langage.

Un discours se définit par des lieux, des temps, des lettres (ce terme fait défaut dans l'esthétique de Kant). Comme lettre, il y a des discours tenus oralement ou recueillis par écrit, des lieux privés et des lieux publics, des forums et des agoras comme des publications et des échanges entre Dons et Capitaux. Comme temps, il y a des rendez-vous, des commencements, des interruptions, des terminaisons. Comme lettre, il y a la monnaie aussi. Il y a donc des coupures, petites coupures et grandes coupures, il y a des scansion.

Ceci détermine les conditions d'une épreuve qui s'achève par une écriture effective et satisfaisante.

UNE ECRITURE DE CE QUI S'EVANOUIT

Nous ajoutons au débat l'existence d'une structure qui ne concerne la réalité que sous l'aspect de rendre cette réalité confortable à la condition expresse de l'oublier. Or cette réalité, elle, ne nous oublie pas. Le discours analytique traite, c'est-à-dire étudie, cette structure et son destin. Il s'agit de pratiquer une écriture évanescence de ce qui s'efface, afin de rendre raison de la causalité psychique.

Cette évanescence va jusqu'à rendre compte des principes de la pensée, faisant entrer la théologie et l'athéisme dans leur rigueur à l'époque de la science galiléenne et newtonienne. Pour la métaphysique, c'est achevé depuis Hegel selon un style qui y suffit. Voir les tentatives de redite de A. Kojève et d'amélioration ensembliste de A. Badiou qui ne changent rien à l'affaire du dimanche.

Il persiste toujours ce supplément, que certains disent dangereux, de ne pas l'avoir fréquenté dans sa matérialité propre de lettre, de ce qui ainsi s'évade inouï, pour rester inaudible, imperceptible et lié à la perception. Il est surtout dangereux quand nous cherchons à l'ignorer par incrédulité, manque de confiance pour faire la dupe, et le nouer en logique, en topologie. Ici, le terme de nœud est encore employé de manière résolument métaphorique.

Si l'écriture a quelque chose à voir avec le corps et le sujet, si elle a une fonction résolutoire, elle a aussi une fonction dans la cité, qui intéresse la civilisation et son malaise plus que la conscience et son malheur, et pas seulement comme un supplément accessoire.

Plaisance,
le 1^{er} février 1998
le 26 janvier 2001
Balvanera,
23 mars 2013